

LE MOYEN ÂGE CASTILLAN À L'ÉPREUVE DE LA MÉMOIRE CONTEMPORAINE

CHARLES GARCIA
UNIVERSITÉ DE POITIERS

RÉSUMÉ

Depuis deux siècles, l'utilisation du Moyen Âge hispanique par les milieux les plus variés, artistiques, littéraires ou politiques, n'est plus à démontrer. La représentation qui en a été proposée par l'historiographie contemporaine a souvent été sous-tendue par une visée idéologique. Au nombre des images privilégiées par ces visées, les débats sur la question du « féodalisme » en Espagne ont occupé une place de choix. Dans les lignes qui suivent, nous nous proposons de montrer quelques-uns de ces riches cheminements intellectuels nés autour d'un mot et de son interprétation.

Si l'on suit l'analyse gramscienne qui veut que les idées précèdent nécessairement les changements politiques et sociaux, on peut dire que les théories des philosophes des Lumières furent, pour caractériser le Moyen Âge, couronnées de succès. Prendre à la lettre la maxime que le romancier Lampedusa appliqua à l'Italie du « *Risorgimento* » et selon laquelle : « *il fallait que tout change pour que rien ne change* », les penseurs de la Révolution française transformèrent radicalement la perception que l'on avait jusque-là du Moyen Âge en période insolite, si ce n'est incompréhensible pour les hommes vivant à l'époque contemporaine. En la matière, et pour paraphraser Nicolas Masson de Morvilliers, l'Espagne prit au XIX^e siècle des décisions politiques, par mimétisme, qui ne correspondaient en aucune façon à l'état de développement social et économique de la nation, d'où l'échec relatif de ces modifications, et nous voulons surtout parler ici des conséquences des célèbres *desamortizaciones*.¹ Politique, économie et religion, ce sont donc là trois concepts qui furent créés par les théoriciens du XVIII^e siècle que l'on ne saurait appliquer en l'état à la société médiévale, laquelle fonctionnait selon des principes radicalement différents de ceux qu'on s'acharne à lui appliquer depuis un peu plus de deux siècles. Nous ne reviendrons pas sur la forge de ces théorisations, qui ont été parfaitement étudiées par Alain Guerreau,² mais nous prendrons séparément quelques exemples pour les appliquer au cas singulier de l'Espagne contemporaine. S'il y a une première mémoire revisitée, on peut dire que c'est d'abord celle des concepts qui font écran et à partir desquels on a réactivé des vieilles lunes sur les prétendus « temps obscurs », alors qu'elles étaient en réalité destinées à enflammer les esprits.³

Du point de vue social, la mémoire du Moyen Âge, passe essentiellement par l'expression artistique, c'est-à-dire par la peinture bien entendu, mais surtout par l'architecture. Tout au long du XIX^e siècle, et au début du XX^e, la représentation du Moyen Âge qui fut proposée dans les arts,

1. Álvarez Junco, José. *Mater dolorosa. La idea de España en el siglo XIX*. Madrid : Taurus, 2001.

2. Guerreau, Alain. *L'avenir d'un passé incertain. Quelle histoire du Moyen Âge au XXI^e siècle ?* Paris : Le Seuil, 2001.

3. Sur ces débats, voir Nieto Soria, José Manuel. *Medievo constitucional. Historia y mito político en los orígenes de la España contemporánea (ca. 1750-1814)*. Madrid : Akal, 2007.



la littérature ou l'histoire, se trouva sous-tendue par une vision idéologique qui contribua à faire émerger telle ou telle image privilégiée du Moyen Âge,⁴ soit pour l'exalter, soit pour le dénigrer tour à tour. Signalons d'emblée que le Moyen Âge ignorait l'art et l'architecture, du moins tels que nous les entendons aujourd'hui.⁵ Mais alors que les libéraux du XIX^e siècle voyaient dans les monuments médiévaux la puissance d'une Église obscurantiste qu'il fallait dépouiller à tout prix pour la déposséder du tiers de la surface agricole du pays, ces nouveaux bourgeois, dont bon nombre étaient d'anciens membres de la noblesse, eurent à affronter une réaction particulièrement virulente en Espagne. Ainsi, l'architecture gothique, voire celle dite *néo-mudéjar*, idéologiquement chargées, devinrent l'instrument des conservateurs dans leur lutte contre le libéralisme. Aux yeux des réactionnaires, l'ouvrage gothique s'opposait par son aspect collectif à l'individualisme libéral. La construction de nouveaux monuments, de véritables pastiches, visait à contrebalancer les destructions de la *francesada*, cette déferlante honnie héritière de la Grande Révolution. Enfin, la cathédrale traduisait, mieux que tout autre monument, la diversité du Moyen Âge face à l'unité classique. Considérée comme l'outil le plus apte à retranscrire le témoignage de la foi, la cathédrale devint le symbole d'une religiosité authentique.⁶

En Espagne comme ailleurs en Europe, l'idéologie conservatrice reprit l'idée d'un caractère révélé de l'histoire, alors que les Lumières s'étaient dressées contre la tutelle divine, déplaçant ainsi au niveau anthropologique la discussion sur le sens de l'histoire, devenue de cette façon une véritable philosophie eschatologique. L'architecture néo-gothique fut donc le cri de ralliement en appel à la pacifique coopération de toutes les classes sociales sous l'égide théocratique, la mémoire du Moyen Âge utilisée comme leurre étant ici on ne peut plus patente.

Le Moyen Âge fut donc aussi l'arme de guerre idéologique des conservateurs ; ce fut une arme qui semblait s'inscrire dans le passé mais qui constituait en réalité un projet de futur réactionnaire visant à la continuité historique. Les traditionnalistes cherchèrent à rejouer l'histoire depuis le Moyen Âge pour la poursuivre d'une façon immuable, afin de rendre à la nouvelle religion son rôle historique de « ciment de la société ». Or de la même manière que l'architecture, par sa matérialité, fut le meilleur véhicule de l'idéologie en faveur de la néo-religion, fonctionnant dorénavant avec des prêtres subventionnés par l'État, la naissance du nouveau concept de « politique » passa parfois par la création d'un nouveau lexique, dans ce but explicite, à la fin des Temps Modernes, et dont l'un de ses termes, « féodalisme »,⁷ connut un long et vif succès dans l'Espagne libérale, puis dans celle de la Restauration.

Il n'est pas dans notre intention de nous atteler ici à commenter les arguments des uns et des autres sur un débat historiographique des plus controversés, et qui n'a toujours pas été tranché ; qui a généré, et qui suscite encore aujourd'hui une production foisonnante.⁸ Disons que l'histoire des institutions politiques médiévales aura été l'un des objets d'étude préférés de l'historiographie

4. Cantor, Norman. *Inventing the Middle Ages. The Lives, Works and Ideas of the Great Medievalists of the Twentieth Century*. New York: William Morrow and Co, 1991: 28-29, 43.

5. Barral i Altet, Xavier. *Contre l'art roman ? Essai sur un passé réinventé*. Paris : Fayard, 2006.

6. García, Charles. « El palacio episcopal de Astorga, una visión singular de la Edad Media ». *Astorica*, 23 (2004) : 191-206.

7. Sabaté, Flocel. « L'apparition du féodalisme dans la péninsule Ibérique. État de la recherche au commencement du XXI^e siècle ». *Cahiers de civilisation médiévale*, 49 (2006) : 49-70.

8. Valdeón, Julio. *El feudalismo*. Madrid: Historia 16, 1992; Valdeón Baroque, Julio. « ¿Instituciones feudales o sociedad feudal? », *Los orígenes de la feodalidad. Hommage à Claudio Sánchez-Albornoz*, Joseph Pérez, Santiago Aguadé, eds. Madrid : Casa de Velázquez, 2000: 229-236 ; Valdeón Baroque, Julio. « El feudalismo hispánico en la reciente historiografía », *Transiciones en la antigüedad y feudalismo*, Carlos Estepa, Domingo Plácido, eds. Madrid : Fundación de investigaciones

espagnole du XX^e siècle, puisqu'elle aura duré, pour ainsi dire, jusqu'à la fin du franquisme. Les chercheurs qui se sont employés à cette tâche avec beaucoup de passion partaient du principe, apodictique s'il en est, que la société médiévale était façonnée par les institutions, aient-elles été de nature politique, juridique, économique ou sociale. Dans la mesure où celles-ci auraient modelé le corps social dans toutes ses composantes, l'étude de ces institutions s'imposa à ces historiens le plus naturellement du monde. Le très influent et respecté Claudio Sánchez-Albornoz fut la figure la plus éminente de ce courant, mais non la seule. En effet, certains de ses disciples, tels que Luis García de Valdeavellano, ou Hilda Grassotti⁹ empruntèrent la voie que l'illustre maître avait tracée. Les analyses de ces chercheurs se concentrant sur quelques-uns des aspects les plus significatifs, comme par exemple celui de l'importance des relations féodo-vassaliques dans le système féodal.

Pour ces historiens, c'étaient donc ces « institutions » qui avaient articulé les relations entre les détenteurs du pouvoir politique : à savoir le roi et les nobles ; et c'est la généralisation de ces liens particuliers aux autres strates qui, à son tour, aurait marqué de son empreinte l'ensemble de la société du royaume castillano-léonais. Ainsi définie, la féodalité, au sens le plus classique du terme,¹⁰ aurait supposé l'existence d'un contrat féodo-vassalique fondé sur le fief et le pacte de vassalité. Dans ce contexte, le serment de vassalité, ou hommage, aurait précédé la protection que le seigneur accordait par la suite à son protégé. Quant à la protection, elle se matérialisait par l'attribution d'un *beneficium* au profit du vassal. Consécutivement à ce pacte, le vassal aurait obtenu la jouissance d'un *beneficium* concret, c'est-à-dire en termes de biens fonciers pour l'essentiel, à condition qu'il demeurât fidèle à son seigneur, faute de quoi, ce dernier pouvait la lui retirer à tout moment. En fonction de ce principe, lorsque le roi octroyait un domaine à un « feudataire », les terres et les hommes qui les travaillaient n'étaient plus placés sous l'autorité directe du monarque. Toujours selon ces érudits, ce genre de concession aurait eu pour effet de laisser la voie libre à la formation des seigneuries, c'est-à-dire à une forme de domination politique et sociale qui était exercée par les aristocrates sur les paysans. Toutefois, sachant que les seigneuries existaient bien avant la création de ces institutions féodo-vassaliques, et qu'elles continuèrent à prospérer après leur disparition légale, ces historiens qualifiés d'« institutionnalistes », procédèrent à l'élaboration de deux concepts pour expliquer le fonctionnement de la réalité sociale qu'ils voulaient décrire. La première de ces idées fut celle du « régime féodal ». D'après les « institutionnalistes », celui-ci aurait été le résultat de l'application des institutions féodo-vassaliques élargie à l'ensemble du corps social. Il aurait autant concerné les relations entre les nobles que celles des nobles avec le roi, autrement dit le régime politique médiéval dans sa totalité. La deuxième idée, celle du « régime seigneurial », fut forgée pour nommer de manière exclusive les formes de domination des puissants. Pour ce faire, les élites auraient pris appui sur les seigneuries, c'est-à-dire sur le lieu où vivait la majorité de la population au Moyen Âge. Mais, étant donné que ces deux formes d'organisation sociale ne coïncidèrent pas toujours dans le temps et dans l'espace, seule l'appellation « féodalisme » pouvait légitimement être appliquée à la première d'entre elles.

marxistas, 1998: 131-138, article dans lequel Julio Valdeón célèbre le triomphe du concept « féodalisme » depuis l'enseignement secondaire jusqu'au supérieur.

9. Grassotti, Hilda. *Las instituciones feudo-vasalláticas en León y Castilla*. Spolète : Centro Italiano di Studio sull'Alto Medioevo, 1969.

10. Ganshof, François-Louis. *Qu'est-ce que la féodalité ?* Bruxelles : J. Lebléque, 1944 ; édition en espagnol avec un prologue de Luis G. de Valdeavellano: Ganshof, François-Louis. *El feudalismo*. Barcelone : Ariel, 1978 (réédition).



La conséquence directe de ces théories, qui longtemps occupèrent, et parfois même déchirèrent, la corporation des historiens, fut que Sánchez-Albornoz proclama que l'Espagne, ou plus exactement le royaume de León-Castille, ne connut pas l'instauration d'une féodalité aboutie. Certes, l'historien d'Ávila reconnaissait que depuis la fin du XI^e siècle une grande vague d'influences provenant d'outre-Pyrénées avait déferlé sur l'Espagne, comme en témoignait par exemple l'évolution de la langue des autochtones. Il n'empêche que les institutions féodo-vassaliques, que l'on avait pris l'habitude de désigner en Castille sous le nom de *préstamos* ou *prestimonios*,¹¹ puis *honor* et enfin *tenencia*, ne gardaient que des relations très distantes avec les classiques liens de la féodalité: le fief et la vassalité, tels qu'ils avaient été définis pour la région d'épanouissement exemplaire de ce système et communément placée entre Loire et Rhin. Qui plus est, selon ces mêmes auteurs traditionnels, les pratiques d'organisation proprement féodales n'auraient jamais affecté, pour des raisons historiques, l'ensemble des territoires hispaniques. La « Reconquête »¹² aurait été un facteur déterminant qui aurait entravé l'éclosion de la féodalité dans la Meseta, tout comme l'état de guerre permanent entre chrétiens et musulmans. De là avait naturellement découlé une obligation qui avait assigné aux monarques catholiques un rôle décisif : celui d'être de véritables chefs de guerre avant tout. Les souverains hispaniques, du fait des constantes avancées militaires, seraient parvenus à contenir les velléités d'émancipation de la noblesse, contrairement à ce qui s'était produit dans les autres royaumes de l'Occident latin. Voilà pourquoi les princes hispaniques n'auraient pas eu à partager leur souveraineté, *potestas*, avec les *magnates* qui étaient possessionnés sur des terres dont les rois estimaient être les uniques propriétaires. Ce fut principalement pour ces raisons, sans oublier d'autres aussi connues que celle de la fameuse nature de l'*homo hispanus* —et de son *idiosincrasia* proclamée de temps immémorial— qui faisait de chaque péninsulaire un individu épris de liberté depuis la nuit des temps, que Sánchez-Albornoz et ses disciples défendirent avec force l'idée que l'Espagne médiévale n'avait pas, *stricto sensu*, subi les méfaits de la féodalité. Aussi s'opposèrent-ils en premier lieu au courant *regeneracionista*, qui dominait culturellement l'Espagne du début du XX^e siècle, puis aux autres mouvements de renouvellement historiographique, dont le volet d'inspiration marxiste, qui apparut avec force dans la Péninsule au milieu des années soixante.¹³

À la différence de la vision « institutionnaliste », le matérialisme historique définit la féodalité à partir des rapports découlant du « mode de production ». C'est donc ce facteur qui aurait donné une configuration particulière à l'ensemble de l'édifice social. Bien que les approches de l'historiographie marxiste aient été très variées, il n'en demeure pas moins que les modes et les relations de production ont toujours été le point nodal de l'explication du système, qu'il s'agisse du thème connu des excédents agraires ou de celui de leur appropriation par la classe dominante. Institutionnalistes ou marxistes, ce furent les voies qu'empruntèrent la plupart des historiens espagnols de la première moitié du XX^e siècle pour expliquer le fonctionnement et la dynamique de la société médiévale au sud des Pyrénées. Cette brève présentation serait cependant incomplète si nous omettions d'intégrer un autre facteur, rarement reconnu de façon explicite, mais qui, en dépit des

11. Fita, Fidel. « Concilio nacional de Burgos (18 febrero 1117) ». *Boletín de la Real Academia de Historia*, 48 (1906) : 387-407, 397: *vel in feodum, quod in Hispania prestimonium vocant, laicis dederit*.

12. Ríos Saloma, Martín. « La "Reconquista": una aspiración peninsular? Estudio comparativo entre dos tradiciones historiográficas ». *Bulletin du Centre d'études médiévales d'Auxerre (Hors série 2 : Le Moyen Âge vu d'ailleurs)*. 2008. Centre d'études médiévales-Auxerre. 21 septembre 2009 <<http://cem.revues.org/document9702.html>>.

13. Rucquoi, Adeline. « Spanish Medieval History and the *Annales*: Between Franco and Marx », *The Work of Jacques Le Goff and the Challenges of Medieval History*, Miri Rubin, éd. Woodbridge : The Boydell Press, 1997 : 123-141.

silences, pèse d'un poids considérable lorsque l'on cherche à comprendre aussi bien le positionnement des chercheurs hispaniques, que beaucoup des querelles qui ont alimenté le débat pendant de longues décennies. Il s'agit de l'histoire, ou plutôt du « roman national »¹⁴, que beaucoup de ces intellectuels tissèrent autour de l'inépuisable thème de la relation de l'Espagne à l'Europe, ou plutôt de l'appartenance, ou non, de la nation ibérique au continent européen. À une époque où le concept de « féodalité » est soumis à une profonde rénovation — y compris dans les zones où elle était censée s'être pleinement épanouie —, beaucoup de chercheurs espagnols continuent d'insister singulièrement sur le caractère invariablement « féodal » des sociétés péninsulaires.¹⁵

Que ces sociétés aient été définies selon le mode de production féodal, ou encore en fonction de la nature féodale du système économique-social, il reste que le terme « féodalisme » figure dans les titres d'un grand nombre d'ouvrages espagnols, et ce de façon débordante. Ce faisant, il semble aujourd'hui très difficile de remettre en question cette dénomination en Espagne, à cause des définitions le plus communément admises.¹⁶ Pourtant, loin d'être figé, le renouvellement historiographique semble avoir rendu caduc l'attachement à cette appellation, dû en fait à une commodité de langage. Alors que d'aucuns persistaient à fournir des schémas d'explication relativement rigides, d'autres, comme Robert Fossier, ont renoncé, depuis un certain temps déjà, aux approches traditionnelles. Loin de considérer les relations féodo-vassaliques comme un phénomène socialement structurant, cette catégorie d'historiens les a réservées à l'élite, c'est-à-dire à une part extrêmement réduite de la population médiévale.¹⁷ De la même façon, plutôt que de s'attarder sur une féodalité stéréotypée, avec tout ce que cela implique en termes de variantes par rapport à un modèle idéal, a-t-il été jugé plus pertinent de ne pas définir « une » féodalité exemplaire, mais, au contraire, une multiplicité de formes selon les régions ; on relève bien que cette perspective offre l'avantage de faire disparaître le complexe — car c'est bien de cela dont il s'agit — que certaines zones pouvaient ressentir vis-à-vis de l'archétype fortement ancré entre Loire et Rhin.

Ainsi, plutôt que de vouloir établir une typologie des aspects extérieurs du féodalisme, forme que revêtent la plupart des travaux très classiques en la matière ; puis de vouloir comparer les résultats obtenus dans la Péninsule pour les mettre en parallèle de manière lancinante avec les conclusions constatées au nord de la Loire,¹⁸ serait-il sans doute plus pertinent de réorienter toute cette réflexion pour échapper au traditionnel prisme de la « perfection » européenne, régulièrement opposée à la

14. Varela, Javier. *La novela de España. Los intelectuales y el problema español*. Madrid : Taurus, 1999.

15. Valdeón, Julio. « El feudalismo hispánico en la reciente historiografía », *Transiciones en la antigüedad y feudalismo*, Carlos Estepa, Domingo Plácido, coords. Madrid : Fundaciones de Investigaciones Marxistas, 1998 : 131-138; Salrach, Josep Maria. « Les féodalités méridionales : des Alpes à la Galice », *Les féodalités*, Eric Bournazel, Jean-Pierre Poly, édés. Paris : Presses Universitaires de France, 1998 : 313-388.

16. García de Cortázar, José Ángel. « Estructuras sociales y relaciones de poder en León y Castilla en los siglos VIII a XII : la formación de una sociedad feudal », *Il feudalesimo nell'alto medioevo. XLVII Settimane di Studio del Centro Italiano di Studio sull'Alto Medioevo*. Spolète : Presso la sede del Centro, 2000 : II, 497-563, 561 : *En el siglo XII, aquella sociedad que, a comienzos del siglo VIII, habíamos caracterizado como pluriestructural, se había convertido en una sociedad feudal. Esto es, una sociedad caracterizada por tres conjuntos de elementos : un primero, socioeconómico, la dominación expropiadora de los señores sobre los campesinos ; un segundo, sociopolítico, el establecimiento o, al menos, el reconocimiento de una jerarquía de poderes, siempre concurrenciales y, con frecuencia, en disputa, dotados de jurisdicción compartida sobre hombres y tierras que se ha descrito como una pirámide en cuyo vértice superior, en el caso que estudiamos, estaba el rey.*

17. Fossier, Robert. *Enfance de l'Europe, XI^e - XII^e siècles. Aspects économiques et sociaux*. Paris : Presses Universitaires de France, Nouvelle Cléo, 1982.

18. La si répandue double caractérisation de la seigneurie : seigneurie foncière-seigneurie banale, est en fait une reprise des premières théories que Georges Duby élabore et qu'il nuance ensuite au fil de son récit. Duby, Georges. *La société aux XI^e et XII^e siècles dans la région mâconnaise*. Paris : SEVPEN, 1971 (1^{re} éd. 1953) : 173-190, 448 : « les droits banaux et les redevances domaniales ne sont plus distingués ».



prétendue « imperfection » du féodalisme péninsulaire. En ce sens, et contrairement aux incantations ressassées à l'envi,¹⁹ le problème de l'Espagne, ou plutôt celui de son séculaire « retard » ou de sa « décadence »²⁰ par rapport à l'Europe, bien qu'il ne corresponde plus à la réalité sociale contemporaine, a hanté l'esprit de nombreux intellectuels²¹ et chercheurs espagnols,²² voire de certains historiens²³, et ce même depuis la fin du franquisme.²⁴ Aussi, au lieu de perpétuer un débat en prise avec notre époque et, partant, artificiel car extérieur aux catégories mentales médiévales, nous semble-t-il plus profitable de le démystifier comme certains ont déjà commencé à le faire.²⁵

19. Varela, Javier. *La novela de España...* : 20.

20. Ladero Quesada, Miguel Ángel. « La Decadencia española como argumento historiográfico ». *Hispania Sacra*, 97 (1996) : 4-50, réimpression dans: Ladero Quesada, Miguel Ángel. *Lecturas sobre la España histórica*. Madrid : Real Academia de la Historia, 1998 : 213-285, 250: *Hay que preguntarse si los historiadores actuales han llevado a cabo esa superación : el rechazo tácito a revisar las cuestiones más polémicas sobre el ser histórico de España es evidente en la historiografía de los últimos decenios, pero el bagaje ideológico que derivó de ellas antaño sigue moviéndose en las « mentalidades colectivas » y corrientes de opinión de nuestra sociedad.*

21. Ortega y Gasset, José. *Personas, obras, cosas...* Madrid : Promoción y Ediciones, 1989, (1^{er} éd. 1916) ; il s'agit d'un recueil de morceaux choisis, dont ceux de la conférence que le philosophe prononça le 12 mars 1910 au siège de la société « El Sitio » de Bilbao : *por eso el camino de la alegría al dolor que recorremos será, con otro nombre, europeización. Un gran bilbaíno ha dicho que sería mejor la africanización ; pero este gran bilbaíno, don Miguel de Unamuno, ignora cómo se las arreglaba que, aunque se nos presenta como africanizador, es, quiera o no, por el poder de su espíritu y su densa religiosidad cultural, uno de los directores de nuestros afanes europeos* .

22. La fortaleza de este mito también fue extraordinaria; la europeización de España continuaba constituyendo algo capital y polémico entre los españoles cultos de los años cincuenta, incluso los sesenta del siglo XX, en pleno régimen de Franco. (Y, en los ochenta, aún se hablaría hasta la saciedad de la incorporación de España al Mercado Común Europeo como de la entrada en Europa, por fin) (Andrés-Gallego, José. « El problema (y la posibilidad) de entender la historia de España y del mundo hispano », *Historia de la historiografía española*, José Andrés-Gallego, coord. Madrid : Encuentro ediciones, 2003 : 339-340).

23. Valedón, Julio ; Herbers, Klaus ; Rudolf, Karl, coords. *España y el Sacro Imperio. Procesos de cambios, influencias y acciones recíprocas en la época de la «europeización», siglos (XI-XIII)*. Valladolid : Universidad de Valladolid, 2002.

24. Sur ce vaste sujet, on peut toujours lire les vivifiants pages: *Since 1976 Spanish historians have certainly overcome that earlier collective inferiority complex the study of which had for so long provided some of them with a form outdoor relief. Even so, in terms of the very European conventions by which it has been inspired, the operation could hardly have been less well timed ; Modernization and Europeanization : the two concepts held together by invisible feudal rivets signify the appropriation of medieval history by contemporary propagandists* (Linehan, Peter. *History and the Historians of Medieval Spain*. Oxford : Clarendon Press, 1993 : 197, 201). Face à l'optimiste constat, dressé par José Ángel García de Córdazar: *Ils ont maintenant surmonté le complexe d'infériorité de n'avoir pas été aussi féodalisés que les habitants de la Loire au Rhin* (García de Cortázar, José Ángel. « Historiographie de l'Espagne médiévale ». *Theoretische Geschichte*, 15 (1988) : 312), mais contredit par de nombreux manuels, il nous semble plus intéressant de mettre en évidence la finesse de l'analyse et la clairvoyance manifestée voici quelques décennies déjà par José Antonio Maravall: *Lo que especialmente nos interesa reconocer es que la imagen de nuestra historia se aparta, sí, de la de cualquier otro país, en el conjunto europeo, como la de cada uno de éstos respecto a los demás. No hay una Edad Media uniforme y ejemplar, cuyo paradigma se imponga a todos y que permita considerar como un caso aparte y diferente del resto a aquel que ofrezca modalidades propias. La Edad Media española es un aspecto de la historia medieval de Europa y una matización de su cultura* (Maravall, José Antonio. « El problema del feudalismo y el feudalismo en España », *Estudios de historia del pensamiento español*. Madrid : Ediciones Cultura Hispánica, 1973 : I, 466). Ces deux références et citations sont tirées Linehan, Peter. *History and the Historians...* : 197-198, n. 95.

25. L'Espagne médiévale fut un cas à part, au même titre que n'importe quelle autre organisation sociopolitique, qui est toujours un cas « particulier » par rapport à ses voisins: *Debe superarse la bipolarización o contraposición España-Europa, nacionalismo-europeización, tradición-modernización, indígena-extranjero y similares* (Sanz Sancho, Iluminado. « Notas sobre la política religiosa en tiempos del rey Fernando I de León y Castilla », *Pensamiento medieval hispano. Homenaje a Horacio Santiago-Otero*, José María Soto Rábanos, éd. Madrid : Consejo Superior de Investigaciones Científicas-Diputación de Zamora, 1998 : I, 76); *Han perdido vigencia, igualmente, las perspectivas aislacionistas y buscadoras de lo diferente desde las que se contemplaba el pasado español, y la han ganado las que practican una historia comparada, al mismo tiempo que se ha sustituido una historia político-ideológica por otra de corte económico, social y cultural, de las estructuras de poder...* (Ladero Quesada, Miguel Ángel. « La Decadencia española como argumento historiográfico... » : 282). Force est de reconnaître que certaines réflexions très clairvoyantes n'ont pas rencontré l'écho qu'elles auraient mérité, comme Linehan, Peter. « La Reconquista de Toledo y la supuesta feudalización de Castilla », *Estudios sobre Alfonso VI y la Reconquista de Toledo. Actas del II Congreso Internacional de Estudios Mozárabes* (Toledo, 20-26 Mayo 1985). Tolède : Instituto de Estudios visigótico-mozárabes, 1988 : II, 27-42.



C'est dans le cadre de ces débats relativement théoriques, mais toujours sous-tendus par des considérations nationalistes plus ou moins voilées,²⁶ qu'a pris place le discours historiographique contemporain. Il s'agit d'un ensemble de théories qui se sont particulièrement cristallisées autour des révoltes populaires —ou plutôt « féodales » selon la terminologie consacrée—, dont celles de Sahagún ne pouvaient être absentes.²⁷ L'articulation féodalité-révoltes sociales urbaines trouve ici son épilogue tant cette dialectique donne un sens à la lecture du passé médiéval par l'historiographie contemporaine. Pour les chercheurs du siècle passé, la tension qui était apparue entre l'abbé-seigneur de Domnos Sanctos et les habitants de Sahagún et, partant, les révoltes, aurait été la conséquence directe de l'implantation sur ces terres de la seigneurie banale —juridictionnelle—, laquelle fut jugée comme étant issue du nord Pyrénées, et de ce fait la parfaite illustration de la force du mouvement général de « féodalisation ». La deuxième facette explicative des troubles fut reliée à la rapide croissance urbaine en Castille. On observa que, pour la première fois dans le royaume, des bourgades s'étaient détachées avec vigueur de leur traditionnel environnement rural. Partant du constat que ces nouvelles agglomérations étaient nées dans le cadre de l'évolution de l'univers féodal, et non pas en dehors ou contre lui, on expliqua la soudaine apparition des révoltes comme étant le signe de la volonté qu'avaient manifesté les élites urbaines pour accéder au pouvoir, une participation qui se serait faite avec l'appui de la monarchie et à l'encontre des seigneurs, ces possédants « terratenientes » qui en écho furent accablés par les historiens de tous les maux. Selon ce même principe, c'est le rôle grandissant des artisans et des commerçants dans la société médiévale qui aurait provoqué une prise de conscience, laquelle aurait donné son sens aux révoltes. Voilà pourquoi, s'agissant des luttes médiévales surgies pour accaparer une parcelle du pouvoir, on a expliqué que ces révoltes n'allaient pas à l'encontre du système féodal mais étaient, au contraire, la meilleure preuve de son enracinement, tant en Espagne²⁸ que dans le reste de l'Occident médiéval.

Julio Puyol appartient à cette génération d'intellectuels espagnols du début du XX^e siècle, composée d'individus qui furent profondément marqués par le courant *regeneracionista*. Conscients du retard que l'Espagne avait enregistré face à l'Europe, et ce dans la plupart des domaines, les *regeneracionistas* se sentirent investis d'une mission qui consistait à « sauver » leur pays en le transformant de manière radicale. Il va sans dire que, dans la majorité des cas, et derrière une préoccupation sans doute sincère, ces visées relevaient davantage de la grandiloquence littéraire, voire de l'excès rhétorique, que d'une véritable réflexion philosophique, et encore moins économique. Dignes héritiers des « arbitristes » des siècles antérieurs, ces hommes, qui étaient animés des plus louables intentions, se penchèrent à leur tour sur les *maux* de la nation, et proposèrent des solutions marquées au coin du bon sens. La Meseta septentrionale, plus que toute autre région, n'échappa pas à leur amer constat de désolation. Ces « littérateurs », dont certains étaient très attachés à leurs *comarcas* jetèrent un regard attendri vers le passé,²⁹ et vers le Moyen Âge en particulier. Pour eux,

26. La théorie « machadienne » des deux Espagnes aura été l'une d'elles, parmi les plus répandues. D'évidente inspiration augustinienne, elle est même parvenue à se glisser dans la rhétorique marxiste.

27. *Crónicas anónimas de Sahagún*, éd. Antonio Ubieto Arteta. Saragosse : Anubar, 1987.

28. Portela, Ermelindo; Pallares, María del Carmen. « Revueltas feudales en el camino de Santiago. Compostela y Sahagún », *Las peregrinaciones a Santiago de Compostela y San Salvador de Oviedo en la Edad Media. Actas del congreso internacional celebrado en Oviedo del 3 al 7 de diciembre de 1990*, Juan Ignacio Ruiz de la Peña Solar, coord. Oviedo : Servicio de Publicaciones del Principado de Asturias, 1993 : 313-333, surtout 333.

29. Il s'agit par exemple du *terracampino*, Macías Picavea, Ricardo. *El problema nacional. Hechos. Causas. Remedios*. Madrid : Fundación Banco Exterior, 1992 (1^{re} éd. 1899) ; ou du notaire Julio Senador Gómez. *Faltaba ya muy poco para terminar la Reconquista. Ya no era necesario atraer, con el cebo de las Cartas-Pueblas, tropes de descamisados que fueran a hacerse romper*



cette période recelait un véritable modèle social, une source digne d'inspiration pour enfin extirper l'Espagne du marasme dans lequel elle était plongée.

Face au constat d'apathie et de prostration des masses, ces intellectuels finirent par se persuader que le progrès technique et culturel, en tant que facteur de rédemption, était une mission qui incombait, le plus naturellement du monde, aux élites lettrées de la nation. C'est ainsi que, parmi d'autres, Julio Puyol s'investit avec enthousiasme dans cette exaltante activité. Contrairement aux intellectuels qui réservaient leurs pensées aux hautes sphères spirituelles et esthético-littéraires, comme ce fut le cas de Ángel Ganivet ou de Miguel de Unamuno, le prosaïque Puyol fonda sa réflexion sur les tangibles documents des archives et il dépouilla avec entrain récits et sources diplomatiques. Tout à la fois éducateur des foules incultes, guide à leur écoute et, pourquoi pas ?, libérateur compréhensif —voire compassionnel—, Julio Puyol essaya de mettre en pratique l'idéal prométhéen qui le stimulait. Quoique placé à la confluence de courants d'idées pour le moins contradictoires, les progressistes ou « européanisants » d'un côté, face aux conservateurs ou *casticistas*, de l'autre, cet érudit entreprit de transcrire et de publier la première version contemporaine des *Crónicas anónimas de Sahagún*. Son ambition était sans doute de rendre compte de l'histoire du petit peuple, ces « gens de peu », de connaître leurs us et coutumes, en même temps que de mettre au jour les textes juridiques qui étaient susceptibles de lui livrer les clés nécessaires à son interprétation, le tout dans un but d'édification des masses. Revisiter le passé exemplaire comme remède au présent, dans le droit fil des préceptes qui avaient été définis par Francisco Giner de los Ríos, et qui furent ensuite repris par les adeptes de la *Institución Libre de Enseñanza* (ILE), voilà le programme qu'afficha Puyol. Dans cette optique, il était convaincu que l'Espagne avait contribué, par des apports propres, à la grandeur de la civilisation universelle et c'était ce qu'il entendait prouver.³⁰ Mais avant d'aller plus loin, il nous faut tenter de cerner le parcours de cet homme.

Né à León en 1865, Julio Puyol Alonso fut un polygraphe dans le sens le plus accompli du terme puisqu'il travailla dans les domaines les plus variés des sciences humaines et sociales. Tour à tour historien, juriste, sociologue, romancier et critique littéraire,³¹ cet infatigable travailleur prêta une attention toute particulière aux thèmes qui se rapportaient à sa région d'origine. Les liens d'amitié qu'il tissa avec des hommes issus des milieux politiques les plus variés constituèrent sans nul doute un facteur déterminant pour l'évolution de sa carrière. Une fois son ascension facilitée par le commerce des cercles officiels, il parvint à se hisser jusqu'aux plus hautes marches du pouvoir. Il fut en effet l'ami d'Adolfo Bonilla San Martín, une personnalité de premier rang qui avait commencé sa carrière comme historien du droit et qui finit par décrocher la chaire d'Histoire de la Philosophie à l'Université Centrale de Madrid. Bonilla fut le plus exalté des panégyristes du maître de toute une génération: don Marcelino Menéndez Pelayo,³² celui qui mieux que quiconque avait symbolisé

el alma en los lugares fronterizos. Disminuían las reacciones ofensivas de los moros y la tierra podía ser tranquilamente poseída. No había inconveniente enársela quitando a los que la habían ganado con su sangre ; ni en destruir la autonomía local ; ni en abolir la libertad civil (Senador Gómez, Julio. *Castilla. Lamento y esperanza. Escritos (1915-1935)*. Valladolid : Ámbito, 1992 : 75), extrait d'un article paru le 9 juin 1929 dans *La Libertad* ; et du même auteur, Senador Gómez, Julio. *Castilla en escombros. Las leyes, las tierras, el trigo y el hambre*. Valladolid : Ámbito, 1993 (1^{re} éd. 1915).

30. C'est lui qui transcrivit et fit imprimer, pour la première fois, la traduction en castillan du célèbre *Chronicon Mundi* du chanoine léonais Luc de Tuy : Tuy, Luc de. *Crónica de España*, éd. Julio Puyol. Madrid : Real Academia de la Historia, 1926.

31. Fernández, Justiniano. « Presentación », *Orígenes del reino de León y de sus instituciones políticas*, Julio Puyol Alonso. León : Nebrija, 1979 (fac-simile de la 1^{re} éd. 1926): 7-11.

32. Bonilla San Martín, Adolfo. *La representación de Menéndez Pelayo en la vida histórica nacional*. Madrid : Librería General de Victoriano Suárez, 1912.

le génie et la force du courant national-catholique espagnol à la charnière des XIX^e et XX^e siècles. Cette proximité affective avec Bonilla n'empêcha pas le Léonais de cultiver, en parallèle, l'amitié avec Gumersindo de Azcárate, un homme qui était originaire de la même région que lui, en même temps que l'un des principaux dirigeants du républicanisme hispanique et de la ILE, un véritable *krausiste* en somme!³³ Comment s'étonner qu'avec de si nobles parrainages, Julio Puyol ne prospérât pas dans la société de la *Restauración* ?³⁴

Fréquentant au quotidien tout ce petit monde madrilène, don Julio fut tout naturellement l'un des membres fondateurs de l'*Instituto de Reformas Sociales*,³⁵ un organisme qui fut créé en 1903 sous la houlette des *krausistas* pour doter enfin l'Espagne d'un efficace instrument d'action sociale semblable à ceux qui existaient déjà dans les pays les plus développés.³⁶ En 1908, Puyol occupa le poste de Secrétaire général de cette organisation, une fonction qui lui permit de seconder Gumersindo de Azcárate. En 1917, il fut nommé au poste de Directeur de la *Sección de Reformas Sociales*, un service qui dépendait alors du Ministère de l'Intérieur avant d'être rattaché, quelques années plus tard, au Ministère du Travail. La trajectoire de Julio Puyol au sein de cette noble institution rend indéniablement compte d'une intense activité. Rien de ce qui concernait les conflits sociaux —ou plutôt la « question sociale » selon les termes de l'époque—, les conditions de travail des ouvriers ou la misère de leurs logements dans cette Espagne entre les mains de la « *oligarquía y caciquismo* » ne lui était étranger. Ce fut au sein de cette institution qu'il côtoya des dirigeants politiques et des leaders syndicalistes de tous bords comme Francisco Largo Caballero, très jeune à l'époque³⁷. En sa qualité de membre expert de la corporation, Julio Puyol eut à rédiger un certain nombre de rapports et opuscules sur les problèmes sociaux de son temps tels que : la journée de huit heures, les accidents du travail ou la pénibilité du labeur dans les mines de Biscaye... Entre autres sujets, ce prolifique écrivain fut un parfait concentré des courants idéologiques qui traversèrent l'*Instituto* pendant ces années, qu'il s'agisse du réformisme libéral « *krausiste* » ou du catholicisme social conservateur. En 1907, et alors qu'il n'était encore que simple secrétaire, Puyol rédigea un compte rendu très détaillé sur les conflits qui avaient éclaté dans le bassin houiller de Mieres, dans la région des Asturies.³⁸ Ces jalons ainsi posés, l'érudit allait pouvoir se consacrer à l'étude des mouvements de même nature, mais placés cette fois-ci au cœur du passé médiéval.³⁹

33. C'est cet intellectuel qui enclencha la célèbre polémique sur la décadence de la *science* espagnole contre Menéndez Pelayo. Il osa en effet proclamer que l'absence de liberté de conscience et l'inexistence d'un courant catholique libéral avaient été responsables du retard de l'Espagne, voir Azcárate, Pablo de. Gumersindo de Azcárate. *Estudio bibliográfico documental*. Madrid : Tecnos, 1969.

34. *Hago caso omiso de los servicios prestados durante tantos años por el Sr. Puyol, como compañero mío, en el Instituto de Reformas Sociales y en la antigua Comisión del mismo nombre, porque, tratándose de un trabajo corporativo, no le cuadra a él ni me cuadra a mí hacer otra cosa que una mención escueta* (sic) (Azcárate, Gumersindo de. « Contestación », *El abadengo de Sahagún. Contribución al estudio del feudalismo en España*, Julio Puyol Alonso. León : Ediciones Leonesas, 1985 (fac-simile de la 1^{re} éd. 1915 : 331).

35. Cet *Instituto* était issu de la transformation de la *Comisión de Reformas Sociales*, qui avait été fondée en 1883 et dont il assura le prolongement. Il devint, à son tour, la matrice du nouveau *Ministerio de Trabajo* auquel il fut intégré en 1924.

36. Palacio Morena, Juan Ignacio. *La institucionalización de la reforma social en España, 1883-1924: la Comisión y el Instituto de Reformas Sociales*. Madrid : Ministerio de Trabajo y Seguridad Social, 1988.

37. Palacio Morena, Juan Ignacio. *La institucionalización de la reforma...* : 494-495, 518-522.

38. Puyol Alonso, Julio. *Informe acerca de la fábrica y de los obreros de Mieres*. Madrid : Instituto de Reformas Sociales, 1907.

39. Le fait que Puyol se soit intéressé au thème *hermandades* médiévales ne doit rien au hasard. Il montra, dans un ouvrage (Puyol Alonso, Julio. *Las Hermandades de Castilla y León. Estudio histórico seguido de las ordenanzas de Castronuño de 1467*. León : Nebrija, 1982 (1^{re} éd. 1913) : 7-8) comment ces *hermandades*, ou fédérations de *concejos*, qui cherchaient à défendre



En 1926, Puyol Alonso publia son œuvre majeure, *Orígenes del reino de León*, une pièce qui avait été précédée par une étude plus restreinte qu'il avait dédiée à l'*abadengo* de Sahagún. C'est dans ce livre que Puyol fixa le cadre théorique et qu'il définit les modalités d'application du féodalisme hispanique. Pour construire son essai, Puyol puisa abondamment dans les *Crónicas anónimas*, un manuscrit qu'il publia quelques années plus tard.⁴⁰ C'est dans ce texte que se trouvent décrites les révoltes urbaines « féodales » de Sahagún dans leurs moindres détails. Faisant face à l'opinion qui dominait dans les milieux universitaires de son temps, Puyol Alonso démontra dans son essai non seulement que la féodalité avait bel et bien existé en Espagne mais qu'elle avait été, sur ces terres, bien meilleure⁴¹ pour les habitants de la Péninsule que ne l'avait été celle qui s'était déployée au nord des Pyrénées. Rigoureux et parfaitement documenté, Puyol offrit un magnifique essai fondé sur une fine analyse de la féodalité, une observation parfois très moderne, même si certaines de ses définitions, qui vont à l'encontre de certaines hypothèses encore défendues de nos jours, peuvent déplaire à quelques chercheurs. Plutôt que d'insister sur l'artificielle distinction entre régime féodal et régime seigneurial, Puyol présenta une vision plus globale du « féodalisme », en tant que système organisé à partir de la notion de territoire dans son acception la plus large, c'est-à-dire un espace qui subsumait en son sein tant les droits sur la terre que les droits sur les personnes et que le Léonais appela *señorío*.⁴²

Cependant, tout autant que sa volonté d'assimiler la féodalité à l'Espagne, mais dans une déclinaison supérieure à celle du reste du continent, Puyol, dans le droit fil⁴³ de ses activités au sein de l'*Instituto de Reformas Sociales*, et mû par de sincères préoccupations d'éducation et d'édification des classes les plus déshéritées, consacra trois chapitres de son essai à l'étude des soulèvements populaires. Telle était la façon qu'il avait choisie de montrer à ses compatriotes défavorisés que leurs ancêtres n'avaient pas été des hommes soumis. N'étaient-ils pas parvenus à arracher de précieux droits et libertés aux tyranniques seigneurs féodaux si proches des *caciques* de la *Restauración* ?⁴⁴ Aussi, à travers ses écrits, Puyol sembla-t-il indiquer aux masses la voie à suivre pour se placer à la hauteur de leurs illustres aïeux, des Castillans qui avaient réussi à devancer, en matière de combativité et de résistance, non seulement les Catalans, mais aussi les Français⁴⁵. La démonstration ayant été faite de cette grandiose et magnifique lutte, quel meilleur éloge pouvait attendre Puyol

en commun leurs intérêts, avaient lutté et s'était vigoureusement opposées aux seigneurs « féodaux ». Sur le Puyol curieux des idées « révolutionnaires », Puyol Alonso, Julio. *Proceso del sindicalismo revolucionario*. Madrid : Real Academia, 1924.

40. Puyol Alonso, Julio. « Crónicas anónimas de Sahagún ». *Boletín de la Real Academia de la Historia*, 76 (1920): 7-26, 111-122, 242-257, 339-356, 395-419, 512-519 ; Puyol Alonso, Julio. « Crónicas anónimas de Sahagún ». *Boletín de la Real Academia de la Historia*, 77 (1920) : 51-59, 151-192.

41. *Tal fué la condición de los solariegos de Sahagún, que aun en los tiempos correspondientes a la puebla de 1085, resulta, sin género alguna de duda, mil veces más ventajosa que la de los vasallos de las abadías benedictinas francesas* (Puyol Alonso, Julio. *El abadengo de Sahagún...* : 252).

42. *De aquí, que la evolución del feudalismo sea, de un lado, la misma de la propiedad, que partiendo de aquel remedo o simulacro de posesión en que consistía el beneficio, llega al grado eminente en el dominio que caracteriza al señorío; y de otro, un proceso de emancipación, por cuya virtud, el beneficiario, sujeto en un principio al dueño de la tierra, aspira a hacerse independiente a todo poder* (Puyol Alonso, Julio. *El abadengo de Sahagún...* : 147).

43. *La insurrección, considerada desde el punto de vista social* (Puyol Alonso, Julio. *El abadengo de Sahagún...*: 68).

44. *Lo mismo que entonces, la nación sigue viviendo sin leyes, sin garantías, sin tribunales, sujeta al mismo degradante yugo de aquel feudalismo inorgánico que mantiene a España separada de Europa por toda la distancia de una edad histórica ; feudalismo de un nuevo género, cien veces más repugnante que el feudalismo guerrero de la Edad Media* (Costa, Joaquín. *Oligarquía y caciquismo. Colectivismo agrario y otros escritos. (Antología)*. Madrid : Alianza editorial, 1973 : 20, 24).

45. *si consideramos que se trata de una rebelión de vasallos en los comienzos del siglo XII, cuando estaban aún muy lejanas las de los payeses de Cataluña y las de la célebre jacquerie de Francia* (Puyol Alonso, Julio. *El abadengo de Sahagún...* : 63).



que celui que prononça, à son attention, le maître en personne, don Gumersindo Azcárate, le jour même de la réception solennelle de don Julio à la prestigieuse Académie de l'Histoire?

Ya nadie podrá poner en duda que en León y Castilla ha existido el feudalismo, aunque acaso tenga razón Secretan para apellidarlo incompleto, como al escandinavo, y en colocar a ambos en tercer lugar, dejando el primero para el nativo, esto es, para el francés, el lombardo y el alemán, y el segundo para el importado de Inglaterra, Italia y Jerusalén. [...] Sin duda alguna, todos los elementos y caracteres propios del régimen feudal hállanse en la historia del abadengo de Sahagún. [...] Los vecinos de Sahagún lucharon con los monjes sin descanso, y son notables sus repetidos levantamientos y asonadas en defensa de la libertad municipal. Y aun cuando sus rebeliones fueran reprimidas y castigadas por los reyes, atentos a complacer al clero más que al pueblo, al fin lograron, en 1255, que se les diese como legislación el Fuero Real.⁴⁶

En dépit de petites imperfections sans importance, la preuve était faite que le barbare féodalisme s'était également abattu sur les terres de la Meseta, et qu'ici, mieux qu'ailleurs, les habitants ne s'étaient pas dérobés face à lui et avaient courageusement lutté pour des libertés qui n'avaient rien à envier à celles qu'avaient conquises les peuples du nord de l'Europe. Hélas, malgré toutes ces belles déclamations et les envolées rhétoriques, la leçon de don Julio Puyol, qui émanait pourtant d'un académicien *de número*, ne fut pas unanimement retenue. Quelques années à peine après l'apparition de l'*Abadengo de Sahagún*, José Ortega y Gasset, le philosophe espagnol le plus admiré de sa génération, publiait son chef-d'œuvre : *España invertebrada*.⁴⁷ Or dans cet ouvrage appelé à faire date, le célèbre penseur osa affirmer que :

en España no ha habido apenas feudalismo; sólo que esto, lejos de ser una virtud, fue nuestra primera gran desgracia y causa de todas las demás. [...] Eran, pues, los visigodos germanos alcoholizados de romanismo, un pueblo decadente que venía dando tumbos por el espacio y por el tiempo cuando llega a España, último rincón de Europa, donde encuentra algún reposo. Por el contrario, el franco irrumpe intacto en la gentil tierra de Galia, vertiendo sobre ella el torrente indómito de su vitalidad.⁴⁸

Comment pouvait-on risquer une affirmation aussi péremptoire?⁴⁹ Ortega y Gasset n'était-il pas en train de détruire la patiente entreprise de *regeneración* si laborieusement construite par ses prédécesseurs? Le retard de la nation hispanique chez Ortega rejoint ici le diagnostic qui avait été dressé, quelque temps auparavant, par Joaquín Costa. C'est parce que l'Espagne n'avait pas eu des élites dignes de ce nom qu'elle avait fini par échouer. Quant à ces élites susceptibles de guider le peuple vers un idéal, elles avaient failli depuis les origines. Les Wisigoths, si souvent cités en exemple, étaient ravalés au rang de pauvres mollassons qui avaient été pervertis par le mode de

46. Puyol Alonso, Julio. *El abadengo de Sahagún...* : 333-338.

47. Ortega y Gasset, José. *España invertebrada*. Madrid : Espasa Calpe -Austral, 1964 (1^{re} éd. 1921).

48. Ortega y Gasset, José. *España invertebrada...* : 129-132.

49. En fait, Ortega y Gasset reprend ici, en la théâtralisant, la vieille antienne des fondateurs de l'Espagne libérale du début du XIX^e siècle. En 1821, Mariano Amadori fut le premier à nier l'existence d'un « véritable » féodalisme en Espagne, il fut suivi dans cette voie par d'autres penseurs comme Alberto Lista qui déclara : *el feudalismo, bajo la forma que tuvo entre los lombardos y los franceses, no sólo era desconocido entre los españoles, sino imposible* (Lista, Alberto. *Memoria sobre el carácter del feudalismo en España*. Madrid : Real Academia de la Historia, 1828). En réalité, toutes ces déclarations visaient un même et unique but : celui de dissocier les termes « féodalisme » et « droits seigneuriaux » afin de légitimer et de faire avaliser la grande propriété foncière aristocratique par le « libéralisme ». À telle enseigne que, une fois le nouveau régime consolidé, et pour se prémunir contre d'éventuelles menaces de nature juridique, alors que l'on était en train de supprimer officiellement les seigneuries, certains, comme Andrés Borrego déclara dans son journal *El Español*, le 16 décembre 1836 : *Caigan para siempre hasta los últimos restos del feudalismo, pero respétese, conségrese la propiedad particular en manos de los grandes como en la de los pequeños*.



vie décadent des habitants de Constantinople, mais aussi par celui des Romains. Chemin faisant, ils avaient oublié les vertus guerrières et féodales qui auraient pu irriguer l'Espagne de leur énergie originelle, contrairement à ce qu'avaient fait les Germains qui s'étaient installés dans les pays voisins de la Péninsule et qui avaient, quant à eux, préservé la légendaire vitalité de leur race.⁵⁰

Il va sans dire que de tels propos provoquèrent, quelques années plus tard, l'indignation de plusieurs personnalités comme Américo Castro. Comment un homme de la trempe d'Ortega avait-il pu s'égarer à ce point? Outré par de telles sentences, le philologue ne pouvait laisser dire de telles horreurs sans réagir, et c'est pour contrecarrer des idées aussi farfelues qu'il s'élança dans ses propres élucubrations⁵¹. Pour lui, si le féodalisme n'avait pas réussi à s'implanter en Espagne, c'était tout simplement à cause des célèbres valeurs de « tolérance »⁵² et de « coexistence » qui avaient prévalu dans la Péninsule pendant les longs siècles du Moyen Âge.⁵³ Quant aux révoltes de Sahagún, Castro les justifia, sans penser à les relier à la question du « féodalisme », en arguant de l'éternel sentiment de cupidité jalouse que suscitent les richesses que possède autrui. Outre les tueries de juifs qui s'étaient produites autour de Sahagún pendant les troubles, et que Castro dénonce avec véhémence, il déplora surtout la démagogie de ces soulèvements qui étaient, à ses yeux, la conséquence des déséquilibres qui étaient apparus entre les castes, et en partie à cause de l'absence de culture intellectuelle chez les nocifs et malveillants clunisiens venus de lointaines contrées.⁵⁴

Claudio Sánchez-Albornoz ne resta pas, on aurait peine à l'imaginer, en dehors d'un débat aussi controversé que celui du « féodalisme » hispanique, un combat qui l'occupa pendant une grande partie de sa vie, même s'il eut à le mener loin de sa nostalgique terre natale.⁵⁵ Selon cet illustre médiéviste, l'Espagne, ou plutôt la Castille, ne connut pas l'implantation du féodalisme. L'aristocratie castillane, à l'étroit dans le faible espace politique laissé libre et situé entre la toute puissante monarchie, d'une part, et l'indomptable caractère des habitants des hauts plateaux du Duero, de l'autre —ces hommes qui auraient été les authentiques dépositaires de la quintessence de l'*homo hispanus*— ne parvint pas à imposer une forme de domination féodale sur ces terres. Ceci étant, s'il est vrai que la Castille avait échappé à ce modèle d'organisation sociale, il n'en alla pas de même dans les royaumes périphériques —sous-entendu la Catalogne—, qui, au contraire, avaient été fortement influencés par l'esprit et le mode de vie de la féodalité. Pour le médiéviste d'Ávila, le sentiment de liberté aurait été si ancré chez le peuple castillan, qu'une quelconque forme de soumission à une rude autorité n'aurait jamais pu s'imposer dans la Meseta, contrairement à ce qui s'était produit outre-Pyrénées.⁵⁶ Dans son livre très documenté : *España un enigma histórico*, Sánchez-Albornoz n'eut pas recours aux chroniques anonymes de Sahagún pour défendre son ori-

50. Varela, Javier. *La novela de España...* : 200.

51. Castro, Américo. *La realidad histórica de España*. Mexico : Porrúa, 1975 (1^{re} éd., 1954) : 41-43, 103.

52. Valero, Juan Miguel. « Américo Castro, la invención de la tolerancia », *Nuevas miradas, nuevas propuestas. II congreso internacional de la Sociedad de estudios medievales y renacentistas, San Millán de la Cogolla, 10-13 septembre, 2008*, sous presse.

53. *La tolerancia de los siglos medios, la convivencia de tres credos incompatibles, impidió la vigencia del régimen gradual del feudalismo europeo —labriegos, artesanos, nobles, clérigos. España se desarticuló en tres gradualismos, independientes unos de otros, y ahí yace un importante motivo para la ausencia de una sociedad feudal ; El orden vertical, a la europea, fue difícil para los españoles* (Castro, Américo. *La realidad histórica de España...* : 43, 68 n. 26).

54. Castro, Américo. *La realidad histórica de España...* : 384-386.

55. Sánchez-Albornoz, Claudio. *En torno a los orígenes del feudalismo*. Madrid : Istmo, 1993 (1^{re} éd. 1942).

56. *Allende el Pirineo durante los siglos más característicos de la Edad Media, cuando llegó a cristalizar la típica estructura de vida feudal, lo que cada hombre hacía dependía de lo que era. [...] Al sur del Pirineo, sobre todo en el reino de Castilla..., muchos, muchos hombres fueron distintos o pudieron serlo a compás de lo que hacían i Sin feudalismo porque la reconquista y la repoblación del solar nacional habían ido permitiendo a los reyes salvar las crisis feudalizantes de la sociedad castellano-leonesa y los habían ayudado a*

ginal point de vue. En réalité, il aborda cette source de façon indirecte puisqu'il se borna, comme d'autres l'avaient fait avant lui, à souligner le rôle néfaste que les influences issues du nord de l'Europe avaient eues, à la fois sur l'Espagne et sur la monarchie castillane. C'était la réponse d'un Espagnol aux allégations, en quelque sorte définitives, de Marcelin Defourneaux, un Français qui avait soutenu un point de vue contraire peu de temps auparavant.⁵⁷

Loin de vouloir minimiser la percée scientifique que représenta la publication de la monographie que Reyna Pastor consacra à l'opposition frontale seigneurs *versus* paysans,⁵⁸ il faut bien convenir que l'historiographie actuelle a abandonné, depuis un certain temps déjà, les approches fondées sur un matérialisme historique, aujourd'hui perçu comme ayant été par trop réducteur.⁵⁹ Admettons toutefois que cet ouvrage restera comme l'un des principaux jalons de la recherche, par la qualité de ses apports à la connaissance du Moyen Âge hispanique. C'est sans doute ce livre qui illustre le mieux la confluence thématique que nous avons eu l'occasion de signaler, tant on voit bien dans ses pages la façon dont le féodalisme et les révoltes rurales se fondent dans une même dynamique, les secondes étant invariablement la conséquence de l'essor du premier. Pour en rester à la déclinaison de cette idée, érigée dans une certaine mesure en principe, c'est parce que le processus de féodalisation se serait particulièrement accéléré en León-Castille, sous le règne d'Alphonse VI, que les soulèvements des classes opprimées se seraient inévitablement produits. Si nous suivons cette construction, il apparaît que les paysans de Sahagún se seraient rebellés contre un féodalisme européen d'importation, et contre les modalités qui avaient été introduites en Espagne par les gendres bourguignons d'Alphonse VI, mais aussi par les moines clunisiens,⁶⁰ lesquels auraient agi tels de véritables planificateurs de l'ombre et dont le but aurait été de renverser les vieilles structures sociales péninsulaires pour les remplacer par leurs propres conceptions quant à l'organisation du monde, et ce tant du point de vue idéologique qu'artistique et culturel.

Ces luttes des paysans médiévaux contre les seigneurs, et dans une moindre mesure contre les bourgeois, furent, comme nous venons de l'observer, un sujet d'étude des plus captivants pour bon nombre de chercheurs de la fin du XX^e siècle. C'était dans une certaine mesure une autre façon de boucler le mouvement que Julio Puyol avait inauguré quelques décennies auparavant. Dans un

mantener vivas las esencias últimas de las tradiciones estatales de la monarquía » (Sánchez-Albornoz, Claudio. *España un enigma histórico*. Barcelona : Edhasa, 1977 (1^{er} éd. 1956) : I, 678, 677).

57. *El orgullo desdeñoso por lo hispánico de la clerecía franca, señoreada de la iglesia nacional y los apetitos desenfrenados del poder de la alta nobleza del reino, en conjunción con la inquietud de algunas masas burguesas, de stirpe ultrapiresnaica muy reciente, convirtieron a la monarquía en un verdadero campo de Agramante* (Sánchez-Albornoz, Claudio. *España un enigma histórico...* : II, 428). Sur la perception des clunisiens dans l'historiographie espagnole, nous renvoyons au très pertinent et documenté travail de Patrick Henriot : « *Les Clunisiens étaient en effet (pour Sánchez-Albornoz) largement responsables de l'introduction du féodalisme dans la péninsule* » (Henriot, Patrick. « Moines envahisseurs ou moines civilisateurs? Cluny dans l'historiographie espagnole (XIII^e - XX^e siècles) ». *Revue Mabillon*, 11 (2000) : 155). Voir aussi : Defourneaux, Marcelin. *Les Français en Espagne aux X^e et XI^e siècles*. Paris : Presses Universitaires de France, 1949.

58. *La simultaneidad y repetición relativas están mostrando, a nuestro entender, las líneas de fuerza por las que pasan los conflictos más importantes de la formación feudal en su época de expansión. La índole de los conflictos revela las contradicciones profundas de esa sociedad, contradicciones que forman parte de su estructura misma y que la llevarán a su negación, a su propia destrucción. La intención es entonces mostrar las contradicciones entre las clases principales y antagónicas de una formación en fase de estructuración y consolidación* (Pastor, Reyna. *Resistencia y luchas campesinas en la época del crecimiento y consolidación de la formación feudal. Castilla y León, siglos X-XIII*. Madrid : Siglo veintiuno, 1980 : 14-15).

59. « Je n'hésiterai pas à dire que nos présupposés idéologiques, appliqués au Moyen Âge, pourraient bien nous cacher le vrai : un rejet de corvée ne peut être simplement une forme de "lutte des classes" » (Fossier, Robert. « Le petit peuple au Moyen Âge: approche et questions », *Le petit peuple...* : 13).

60. Reilly, Bernard F. « Santiago and Saint Denis : the French Presence in Eleventh-Century Spain ». *The Catholic Historical Review*, 54 (1968) : 467-483.



contexte politique relativement exalté, quel meilleur document que celui des *Crónicas anónimas de Sahagún* pour mettre en valeur les luttes pour les libertés qu'avaient menées les habitants des villes du « chemin français » ?⁶¹ De Compostelle à Lugo, en passant bien sûr par Sahagún, authentique pivot de ces mouvements populaires du début du XII^e siècle, on vit prospérer toutes sortes d'analyses destinées à expliquer les révoltes communales. Grâce à ces essais contemporains, les lecteurs purent suivre pas à pas les faits et gestes de ces hommes en colère qui s'étaient dressés, dans les bourgades nouvellement fondées, contre l'oppression seigneuriale et contre la domination impitoyable des moines noirs, considérés comme les plus féroces de tous.⁶² Dans ces véritables épopées, l'issue de la lutte était la plupart du temps heureuse puisque les révoltés finissaient généralement par triompher. À Sahagún, les insurgés étaient parvenus à arracher aux oppresseurs un nouveau *fuero* plus avantageux et plus respectueux de leurs intérêts.⁶³ Bien que l'élan pour ce genre de travaux se soit quelque peu essoufflé, nous reconnaissons qu'il était difficile voici encore peu de temps de pas se laisser griser par un sujet de recherche aussi palpitant et attractif.⁶⁴ Pourtant, force est de constater qu'au Moyen Âge, en Espagne comme ailleurs, l'individu n'était pas forcément plus libre à la ville qu'à la campagne.⁶⁵

Après une telle succession de travaux sur les révoltes médiévales, dont celles de Sahagún, on aurait pu s'attendre à assister à un dépassement des approches idéologiques. Las ! C'était sans compter le retour en grâce —et avec une vigueur décuplée— des théories d'Américo Castro, porteuses d'une vision communautaire-différentialiste.⁶⁶ S'il est vrai que cette approche n'a pas rencontré en Espagne l'écho que les thuriféraires du philologue avaient escompté, c'est en grande partie au désir des Espagnols de s'intégrer au reste de l'Europe et de gommer tout ce qui pouvait apparaître comme étant différent ; mais certainement aussi grâce aux travaux scientifiques qui avaient définitivement écarté les approches par trop mécanistes.⁶⁷ Bien que *La rebelión de los burgos*⁶⁸, puisque c'est de cet ouvrage dont il s'agit, soit l'un des derniers livres en date sur les révoltes populaires médiévales en León-Castille, il n'en demeure pas moins qu'il est l'un des plus tran-

61. En la lucha entablada por los burgueses contra el régimen señorial bajo el que viven, se persiguen unos comunes objetivos... Estos, fundamentalmente, serán dos: por una parte, conseguir garantías de máxima libertad en su actividad económica [...] Por otra parte, una organización concejil autónoma e independiente le servía indiscutiblemente para asegurar aquella libertad individual entendida desde perspectivas radicalmente económicas (Gutiérrez Nieto, Juan Ignacio. « Tipología de los movimientos sociales del siglo XII en León y Castilla ». *Hispania*, 141 (1979) : 31).

62. Henriët, Patrick. « Moines envahisseurs ou moines civilisateurs ?... » : 145-152.

63. Portela, Ermelindo; Pallares, María del Carmen. « Revueltas feudales... » : 313-333. Sur le thème bien connu de l'égoïsme bourgeois qui amène cette « classe » à trahir les intérêts du reste de la population, il est possible de lire Reyna Pastor: otro aspecto de la mentalidad burguesa, la conservadora, pactista e individualista, encarnada en los grupos que, tratando de salvarse, depusieron llorosamente su actitud y dejaron abandonados a sus antiguos aliados (Pastor, Reyna. *Las primeras rebeliones burguesas en Castilla y León (Siglo XII : análisis histórico-social de una coyuntura*. Buenos Aires : sans éditeur, 1965 : 95).

64. Gibert, Rafael. « Libertades urbanas y rurales en León y Castilla durante la Edad Media », *Les libertés urbaines et rurales du XI^e au XIV^e siècle*. Bruxelles : Pro Civitate, 1968 : 187-219.

65. Werner, Ernst. *Stadtluft macht frei. Früscholastik und bürgerliche Emanzipation in der ersten Hälfte des 12 Jahrhunderts*. Berlin : Akademie Verlag, 1976.

66. Freedman, Paul. « The Return of the Grotesque in Medieval Historiography », *Historia a debate. Medieval*, Carlos Barros, éd. Saint-Jacques de Compostelle : Historia a Debate, 1995 : 9-19, 18-19.

67. Sur la critique de ces approches, Kamen, Henry. « La expulsión de los judíos y la decadencia de España », *Judíos. Sefaraitas. Conversos. La expulsión de 1492 y sus consecuencias*, Ángel Alcalá, éd. Valladolid : Ámbito, 1995 : 420-433 ; « No creo necesario aducir ejemplos de las aberraciones a que las aplicaciones tel-quel de las teorías de Castro puede llevar. Sobre todo, cuando se convierten en moda o receta de éxito, social o académico » (Yndurain, Domingo. « La crítica histórica y literaria de Américo Castro y su escuela: hacia una valoración », *Judíos. Sefaraitas. Conversos...* : 585).

68. Martínez, Heraclio Salvador. *La rebelión de los burgos. Crisis de estado y coyuntura social*. Madrid : Tecnos, 1992.

chants par de nombreux aspects. Reprenant à son compte les théories élaborées voici plus d'un siècle par les « penseurs » de l'Espagne éternelle, le professeur Martínez revient sur le cliché du complot clunisien, suivant un développement qui n'auraient pas renié des auteurs de la trempe de Salvador de Madariaga, divulgateur d'élucubrations s'il en fut,⁶⁹ ou encore, ironie de l'histoire, Marcelino Menéndez Pelayo en personne.⁷⁰ Dans cet essai, et aussi curieux que cela puisse paraître, les vieilles théories de Castro finissent par rejoindre le concept de « race » tel que don Marcelino l'avait élaboré, et c'est cette même idée, que don Américo avait déjà utilisée, que l'on retrouve actualisée, telle un sésame, pour expliquer l'énigme de l'histoire de l'Espagne. De nouveau, nous pouvons apprendre, sous la plume du professeur Martínez, que l'Espagne, qui avant l'arrivée des moines bourguignons vivait en paix et en harmonie, avait vu ses sages coutumes perturbées, puis anéanties, par l'introduction —importation— sur son sol des pratiques féodo-vassaliques honnies et injustes, des usages tellement étrangers à la sensibilité péninsulaire qu'ils n'avaient pu que heurter l'identité —idiosincrasia— de l'homo hispanus dont la nature innée « bonne et équilibrée » ne pouvait dès lors que dégénérer.

Les mythes racontent souvent des histoires exemplaires et les *Crónicas anónimas* participent de cette logique en cela qu'elles font référence à un événement fondateur : celui de la fondation de l'abbaye de Domnos Sanctos et des privilèges qu'elle avait obtenus dans un passé lointain. Que ces chroniques aient pu être traitées au XX^e siècle sans le recul critique que l'on doit appliquer aux sources a été, aussi surprenant que cela puisse paraître, une activité imputable aux chercheurs contemporains et fondée sur une lecture idéologique du Moyen Âge. On aura compris, au terme de cette présentation, que nous remettons sérieusement en doute la date de rédaction que l'on a traditionnellement accordée à ces chroniques, lesquelles seraient, d'après-nous, très largement postérieures aux faits qu'elles sont censées décrire.⁷¹ Ainsi, force est de constater que l'agencement du *chroniqueur* de Sahagún, qui essaya de relier le présent morose dans lequel il vivait au glorieux passé de son institution pour bâtir un avenir radieux, a été imité par bon nombre d'érudits du XX^e siècle. Fondant leur propre narration sur un récit mythique, l'interprétation-lecture du passé médiéval par ces historiens, pétris des meilleures intentions, s'est avérée, en fin de compte, doublement fictive, alors qu'ils prétendaient la donner pour vraie.

Partant du principe communément admis selon lequel l'histoire serait « fille de son temps », certains n'ont pas hésité à lire le passé médiéval au prisme des problèmes de la société dans laquelle eux-mêmes vivaient, une tentation somme toute fort répandue et de tout temps pratiquée.⁷² Para-

69. Madariaga, Salvador de. *Mujeres españolas*. Madrid : Espasa Calpe, 1972.

70. *Elementos en parte útiles, en parte dañosos para la cultura nacional, trajeron los auxiliares ultrapirenaicos de Alfonso VI: tentativas feudales, unas abortadas, otras que en mal hora llegaron a granazón, produciendo el triste desmembramiento del condado portugués; fueros y pobladores francos, exenciones y privilegios, dondequiera odiosos, y aquí más que en parte alguna por la tendencia unitaria y niveladora del genio español. Al mismo paso, y por consecuencia del influjo francés, alteróse nuestra liturgia sacrificándola en aras de la unidad, pero no sin que a nuestro pueblo doliese...* (Menéndez Pelayo, Marcelino. *Historia de los heterodoxos españoles. I. España romana y visigoda. Período de la Reconquista. Erasmistas y protestantes*. Madrid : Biblioteca de Autores Cristianos, 1998 : 401). Un siècle de recherche historique pour se retrouver..., au point de départ! Il suffit pour s'en convaincre de lire les pages qui suivent cet extrait, que Menéndez Pelayo consacre aux clunisiens, pour retrouver les mêmes thèmes, avec les mêmes accents, chez Salvador Martínez.

71. Garcia, Charles. « L'anonymat individuel au service d'une identité collective: l'exemple des « Chroniques anonymes de Sahagún » (XII^e siècle) », *Identités méditerranéennes. Reflets littéraires, Université de Poitiers, 18-20 novembre 2004*. Paris : L'Harmattan, 2007 : 97-110.

72. *En la sociedad medieval el antagonismo por excelencia se daba entre los campesinos, por una parte, y los señores, por otra. Los enfrentamientos entre ambos, dijo hace años M. Bloch, eran tan frecuentes en la Edad Media como lo son en la sociedad industrial*



doxalement, et contre toute attente, de tels agissements ont au moins une grande vertu. Grâce à eux, les chercheurs des générations suivantes disposent d'une matière renouvelée basée sur les errements de leurs prédécesseurs, ou lectures intéressées du passé. Ainsi plutôt que de devoir se limiter à traiter uniquement l'univers du Moyen Âge, il nous est loisible de nous pencher sur la mentalité et sur les outils de nos propres contemporains, ce qui constitue en définitive un programme en constante évolution.

contemporánea los conflictos entre los obreros fabriles y los patronos. Este postulado nos parece válido, sin duda, para la Castilla medieval (Valdeón Baruque, Julio. « Revueltas en la Edad Media castellana », *El Chivo expiatorio. Judíos, revueltas y vida cotidiana en la Edad Media*. Valladolid : Ámbito, 2000 : 169).

